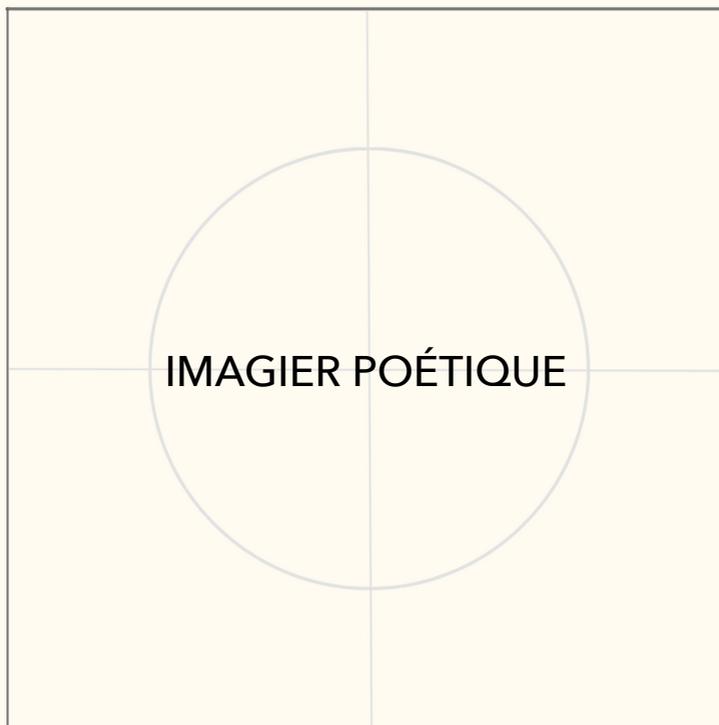


Collectif d'auteurs sous la direction de
DELAPIERRE Aurélie, GAYDON Sidonie et
GRISON Maëva



MAS ÉDITION

Imagier Poétique

Collectif d'auteurs

Imagier Poétique

Préface

par

Delapierre Aurélie, Gaydon Sidonie et Grison Maëva

MAS. Édition

*Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27,
rue Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry cedex.
Tous droits réservés, 2023.*

Préface

Textes et images. Depuis ce qui semble être la nuit des temps, les artistes qui produisent l'un ou l'autre semblent se livrer une compétition féroce. Dans l'Antiquité, Horace établit déjà un classement implicite entre les arts que sont la littérature et la peinture quand il théorise son « *ut pictura poesis* ». En effet, dire que « la poésie est comme la peinture » revient à dire qu'elle n'est qu'une copie de la représentation première et idéale que serait, élargissons sa pensée, les arts iconographiques. Même quand, en 1766, Lessing publie son *Laocoon* en cherchant à déterminer les limites respectives de chacun des deux arts, c'est toujours une comparaison qui s'opère. Cependant, c'est à la Renaissance que la compétition, qui prend le nom de « Paragone » avec De Vinci, est à son paroxysme. L'illustre peintre de *La Joconde*, abonde dans le sens d'Horace, évidemment, mais ces propos ne sont plus voilés du tout. C'est d'un ton mordant qu'il affirme que, là où la poésie n'est qu'une affabulation, la peinture est l'art le plus noble qui soit dans la mesure où il n'y a rien de plus pur que de représenter la création de Dieu telle que lui-même l'a faite et dans un mode qui permette une lecture intuitive et universelle.

Pourtant, le texte comme l'image sont des systèmes sémiotiques qu'il faut apprendre à lire selon des codes bien précis. Contrairement à ce que prétend De Vinci, voir une image ne suffit pas à la comprendre, loin de là. Qui pourrait dire, en ayant simplement aperçu pour quelques secondes *Le Romains de la Décadence*, qu'il a compris tout le regard réprobateur que Thomas Couture pose sur le XIXe siècle en construisant minutieusement les lignes de fuites de son tableau représentant un temps qui lui est passé. À l'inverse, contrairement à ce que

Imagier Poétique

prétend Lessing, le texte peut, à la manière de l'image, s'adresser à nos sens et même produire une certaine temporalité. C'est même l'objet d'une figure de style pouvant s'apparenter à un véritable genre littéraire : l'Hypotypose. Encore une fois, qui pourrait dire en lisant *Cinéma* de Tanguy Viel, qu'il ne voit pas *Le Limier* de Mankiewicz se dérouler devant ses yeux, dans toute la temporalité qu'il construit en tant que film ?

En somme, la relation entre le texte et l'image est une question très complexe sur laquelle les Humanités de toutes les époques se sont penchées et c'est ce que nous avons voulu faire nous aussi.

L'anthologie qui suit est née de la volonté de rassembler les arts, qu'ils soient littéraires ou iconographiques, pour construire un voyage permettant d'expérimenter de manière sensible ou plus réflexive, les relations qu'ils peuvent entretenir. Pour ce faire, nous avons décidé de proposer à la lecture des textes produits par les étudiants de L2 de Lettres Modernes à l'USMB, lors d'un atelier d'écriture organisé par Anaïs Guillet et Dominique Pety et dirigé par Hélène Gaudy. Lors de cet atelier, les étudiants ont en effet écrit des textes à partir de photographies du site officiel du Musée Départemental Albert-Kahn, créé pour conserver les images d'archives que ce dernier avait commandées à différents « opérateurs » dans le but de ne perdre aucune trace du monde qui l'entourait et dont il pressentait la disparition. Après avoir opéré une sélection des textes qui nous semblaient les plus pertinents, nous les avons organisés pour tracer un chemin permettant d'entrer en douceur et de sinuer dans chacun des différents arts et dans ce qu'ils construisent ensemble. L'idée est que le lecteur puisse se plonger, en fonction de ses choix, seulement dans les textes ou seulement dans les images grâce à une édition bien particulière

Imagier Poétique

que nous vous laisserons le plaisir de découvrir au fil de votre lecture, ou de votre feuilletage.

Lecteur, c'est désormais à vous d'emprunter ce chemin et de vous faire votre propre impression et/ou opinion sur les relations textes/images que vous allez pouvoir observer. Vous pouvez choisir de l'emprunter sans vous y préparer pour vous laisser porter par ce que vous lirez (au sens propre ou figuré). En effet, aucun sommaire ne vous gâchera le plaisir de découvrir par vous-même. Ou alors, vous pouvez décider de consulter d'abord la Table des Matières pour avoir un guide, une piste plus précise à suivre. Quoi qu'il en soit, sentez vous libre de lire les textes dans l'ordre ou de feuilleter l'ouvrage plus aléatoirement, de ne pas regarder les photographies ayant inspirées les textes ou au contraire de venir seulement pour les parcourir voire de les détacher pour les afficher au-dessus de votre lit. En somme, construisez votre propre trace, que celle-ci suivent la nôtre ou qu'elle ouvre un autre passage dans les relations textes/images.

**Ceux qui mentionnent la
technique photographique**

Ceux qui exposent la technique photographique

Les Djinns

Une ruine, le tombeau de Sidi Abou Ishak en Algérie, dont il ne reste que quelques arches de pierres et une béance au-dessus de laquelle se penche le plus jeune des garçons. Une image en ruine, veinée par les fissures du verre, comme un écho matériel à l'arbre, sur la gauche, brûlé par le soleil. Un tombeau vide à explorer sous un ciel saturé. Mais les enfants ne sont pas si seuls que le laissent croire ces premières observations. Un homme adulte est assis derrière un pilier dont ne dépassent que ses jambes couvertes d'une sombre tunique. Un zoom, les yeux qui se plissent, et c'est un deuxième homme qui se dessine hors champ par la simple présence d'un pied qui entre dans le cadre. Au milieu des zébrures du verre, se laissent également entrevoir une tunique à carreaux et, à sa gauche, une tête, peut être deux, floues, comme une apparition. Le tombeau n'est pas vide.

Je ne crois pas aux fantômes. L'histoire de la dame blanche qui apparaît la nuit devant les voitures causant des accidents, m'a terrifiée enfant. Quand mes parents, revenant d'un diner chez des amis, roulaient de nuit, après nous avoir réveillées de notre somnolence sur le canapé, sorties de la chaleur des couvertures, puis assises dans l'habitacle froid et humide qui nous séparaient de nos lits, dans un demi sommeil, elle m'apparaissait. Mais, je ne crois plus aux fantômes. L'amie de ma mère est persuadée que, dans une vie antérieure, elle était un croisé. C'est pour cela qu'elle dort mal la nuit. Elle a vu trop de morts au Moyen-Âge. On ne voit pas les morts et je ne crois pas aux fantômes. On ne croit que ce qu'on voit disait Jean, Matthieu, à moins que ce soit Thomas. Dans cette image, il y a ce qu'on a vu, ce que l'on voit ensuite, ce dont on devine la présence et ce que l'on croit voir. Mais je ne crois pas aux fantômes même si l'image me les laisse voir.

Imagier Poétique

*(...) Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.(...)
« Les Djinns », Victor Hugo*

Le tombeau béant, la trouée de l'arche, et ce petit triangle, un éclat, une percée de vert tendre venue d'un second plan. Une image faite d'échappées vers une autre dimension que l'on ne voit que si on lui prête suffisamment d'attention. Une autochrome grâce à laquelle surgissent deux enfants, un homme assis, un pied, une chemise à carreaux et un Djinn bicéphale à un pied. La photographie comme art des fantômes, ce n'est pas moi qui le dit, mais Roland ou Jacques à moins que ce soit Hervé.

L'autochrome nous laisse voir le tombeau de Sidi Abou Ishak en Algérie en 1910, 1909, ou 1911, ce n'est pas clair dans l'archive du Musée, mais ça ne change rien. Avant ces dates, en 1896, Wilhelm Röntgen découvre les rayons X. Et encore avant, en 1595, l'opticien hollandais Hans Janssen et son fils Zacharia fabriquent le premier microscope. Grâce à ces techniques peuvent apparaître à notre regard ce qui était jusque-là invisible à l'œil nu : les bactéries, des os sous nos peaux, deux enfants, un homme assis, un pied, une chemise à carreaux, autant de corps morts depuis longtemps, mais aussi cette forme à deux têtes et un pied.

Imagier Poétique

Tomassine Meyer est chercheuse au Paul Scherrer Institute à Villigen en Suisse. Elle appartient au Neutron Optics and Scientific Computing Group. Le 4 juin 2027, à la faveur d'une expérience pour perfectionner un nouvel objectif à ouverture numérique haute résolution, elle découvre sur son écran de contrôle une forme opaque, longiligne, qui n'apparaissait pas dans les versions précédentes. Les membres de l'équipe, après plusieurs cycles de vérifications, constatent qu'il ne s'agit ni d'un bogue dans le code informatique, ni d'une erreur dans l'équation du disque d'Airy. Le moniteur de contrôle ne rapporte aucun problème. Le physicien cantique allemand Olaf Erbach-Schönberg est alors convoqué qui constate que les signaux captés par l'objectif conçu par Meyer, sont en capacité de déceler une toute nouvelle dimension de la matière, concaténation de la somme n des rayonnements cosmiques qui se soustraient alors à la relativité. À ce stade, personne ne peut encore expliquer comment cette captation est rendue possible, mais force est de constater que l'objectif fonctionne. Huit mois de réglages et d'expérimentations plus tard, le premier Geistviewer est produit, l'appareil est trop lourd, demande une quantité d'énergie ahurissante mais propose les images inédites de ces présences passées dont la lumière continue de rayonner actuellement. Pas vraiment des revenants, mais des auras, désormais accessibles à notre regard. Je ne crois toujours pas aux fantômes mais je peux voir l'image d'êtres disparus.

Anais Guilet



Gervais- Courtellemont, Jules, 1909 ou 1910, « *Environs de Tlemcen, Algérie Ruines du tombeau de Sidi Abou Ishak* », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département. Consulté le : 26/04/2023

**Ceux qui mentionnent l'objet fini qu'est la
photo**

L'Espoir d'une photo

La chaleur émane de cette photographie. Elle n'est pas tout à fait constituée de noir et de blanc, elle est un semblant de couleur produisant un semblant de chaleur. Pas de vraies couleurs, mais un vert grisonnant qui dénote avec le blanc aveuglant. Les cieux, le sable, les végétaux, le granite sont ce naturel qui vient dénoter avec la perfection et la majestuosité de cette mosquée, pleinement artificielle. Création des hommes, elle se dresse, elle est imposante, vivante, et fière. Elle rayonne et éblouit tout le Monde autour.

Voilà, maintenant tu la vois cette photographie.

Mais est-ce que tu la sens cette chaleur ? Comme celle qui, les jours d'été, te prend au corps et t'enserme lentement. Moi, moi je la ressens, encore, cette chaleur étouffante, humide... Autrefois elle était douce, agréable. Désormais, elle est vive, forte et menaçante. Autrefois elle m'étreignait de ses souffles chauds et secs... Désormais elle enflamme et brûle tout. Je me souviens, avant, de ces paysages arides, secs, hostiles mais verdoyants par endroits. Désormais, il n'y a plus que cendre et poussière, la chaleur s'est teintée de rouge.

La chaleur a une sœur : la lumière.

Mais est-ce que tu la perçois cette lumière ? Autrefois elle m'aveuglait le temps d'un instant quand je pénétrais dans le Monde. Je me souviens, elle était vive, aveuglante, étincelante. Autrefois, elle symbolisait le beau temps, la chaleur de vivre. Désormais elle est si forte qu'elle rend les choses insipides, blanchâtres, sans vraie couleur. Désormais il n'y a plus que Lumière et Chaleur, elles ont décidé de rendre à Terre ce que l'Homme a pris au monde. Autrefois elles étaient positives et

Imagier Poétique

attrayantes, aujourd'hui elles nous conduisent à la destruction. Les flammes de Chaleur nous pousse vers Lumière, l'ultime, celle avant le Grand-Après.

Voilà, maintenant tu la vois cette photographie.

Et maintenant tu sais ce qu'elle montrait. Tu sais ce que les choses sont devenues. Tu sais ce que l'on vit.

>> Camille me regardait. Mais il ne me voyait pas. Ces yeux blafards et vides tournés vers moi. Camille est né aveugle. Comme beaucoup de bébé né viable, il souffre d'une pathologie. Pas la plus grave, certes, car hormis ces yeux, tout est parfaitement fonctionnel chez mon petit frère. Ainsi, il avait compris ma description de cette photo. Et tout ça, il le savait.

- Henza ? me demanda-t-il, comment on fuit Lumière et Chaleur ?

- On ne peut pas. On se cache juste, en espérant que jamais elle nous trouve. Camille, tu te souviens de ton ancien copain Jules ? Tu sais, à l'école... ? Tu te souviens, on l'appelait l'Enfant de la Lune, et tu sais pourquoi ? Parce que ce sont des enfants qui ne peuvent supporter Lumière, elle les rend malade, ainsi ils vivent la nuit. Jules, lui, il avait compris avant tout le monde qu'il fallait se cacher de Lumière.

- Oui mais... il est mort quand même. Comme maman et papa !

- Camille. Ne recommence pas. On en a parlé. Maman et Papa c'est parce que la maison a pris feu à cause de Chaleur et Lumière. Mais Jules, c'est parce qu'il était très malade, et qu'il n'avait plus grand-chose à manger.

Bref, on arrête ça. Lève-toi, on ne va pas tarder à partir. Lune se lève.

Imagier Poétique

Je me levais, et rangeais la photo dans la poche de mon vieux blouson en cuir noir. Je pris la main de Camille et l'aïda à se lever.

- Et, Cam, lui dis-je, tu te souviens des consignes hein ? Si tu entends un bruit, tu serres deux fois ma main, si tu sens la fumée 1 fois. Et on ne s'arrête pas. Pas un mot.

N'oublie pas, s'ils nous retrouvent, ils vont t'emmener, les personnes comme toi ça vaut cher, tu ne crains pas Lumière.

Camille glissa sa main dans la mienne de manière à y être confortable. Il me la serra fort, geste que je lui rendis. Oui, on est ensemble frangin, pensais-je. Puis nous partîmes, guidés par la lueur de Lune, notre dernière amie en ce bas monde.

Pendant que nous marchions, je repensais à cette photo. J'avais dit à Camille qu'on allait au lieu où elle avait été prise. Oui nous, petits gamins perdus dans la petite France, nous allions en Tunisie. Nous traversions le Monde ! Pourquoi ? Je ne sais même plus vraiment. Avant... avant le décès des parents, à la télé ils disaient que dans les pays d'Afrique, les gens se soutenaient plus, et souffraient moins de Chaleur... normal ils ont toujours eu l'habitude. Dans les pays d'Europe, les choses ne sont pas les mêmes. On est bien moins aidants et forts. Lorsque la Guerre a éclaté, il y a deux ans, à part marchander mon frère et tenter d'abuser de moi, bah, notre super peuple européen il n'a rien fait. C'est ça les pays riches... ça me fait bien rire. L'entraide, l'argent, l'eau, la nourriture... puis BOUM plus rien ! Et là ? Là, on découvre le vrai visage de ces gens... ! J'avais l'espoir, qu'en Tunisie, on pourrait avoir un semblant de vie. Que Camille pourrait grandir correctement. J'y croyais. J'en rêvais.

Cela faisait 13 mois, non, 14 aujourd'hui d'ailleurs ! bref 14 mois que nous marchions, je crois que nous étions en centre

Imagier Poétique

Italie... environ. Je n'ai jamais été douée en géographie. À quoi bon, une terre brûlée n'a plus de continents.

L'Italie. Seulement en Italie... le mois dernier j'avais commencé à comprendre à quel point ce périple serait long. Qu'une fois là-bas, nous n'aurions pas d'aide. En tout cas pas dans l'immédiat. Camille n'aurait pas de soins, et moi... je serai une adulte, une femme. Avec toutes les complications que ça engendre. Le voyage est long car Camille du haut de ses 6 ans, à de petites jambes, il fatigue vite aussi. En plus, on ne voyageant qu'avec Lune, a raison de 6 ou 7h de marche au maximum par nuit. Le plus souvent on ne marche que 4 ou 5 heures. On rajoute à ces choses qui font que notre voyage est si long le fait que certains jours je suis incapable de marcher tant je souffre de mes règles. Ça aussi ça rallonge le voyage. Plus je pensais, et plus je sentais mon souffle se couper. Y arriverons-nous ? Je n'en savais rien, mais je rêvais.

Je rêvais à cette mosquée où nous irions nous cacher quelques temps. J'avais appris à la télé avant tout ça, qu'elle avait été détruite par des frappes d'opposants islamistes mais que le minaret tenait encore. Je me disais qu'on s'y cacherait un mois, le temps de prendre nos marques à Tunis. J'espérais y retrouver la verdure alentour, le rocher... Je ne savais pas si Chaleur avait pris ça aussi.

Pour nous alléger un peu au niveau de la marche, j'avais prévu de prendre le bateau, enfin, la barque entre l'Italie et la Tunisie. J'allais la voler cette barque. Comme dans les films que je regardais avec papa étant petite. Ces films de bandits qui volent les bateaux pour transporter le butin. Ces souvenirs... c'est tout ce qui me reste d'Avant. Ça et la photo que je raconte chaque jour à Camille pour qu'il ne désespère pas. Avant, cette photo, elle était dans un petit cadre, dans le salon. Parce que

Imagier Poétique

c'est sur le lieu de cette photo que papa, a rencontré maman. À Tunis. Il nous racontait « votre mère, c'était la plus belle femme de Tunis, elle était comme une princesse dans son voile doré ». Maman elle, s'appelait Yasmine. Papa, c'était Arthur. Ils sont tombés amoureux là-bas. Puis ils y ont vécu ensemble quelques années, avant de rentrer en France car Mamie Rose était malade. En France, Maman est tombée enceinte de moi, et on n'est jamais reparti. Pourtant, je me sens Tunisienne. J'ai besoin d'y aller. J'ai besoin de voir. 17 ans que j'attends de découvrir la vérité derrière cette photo.

Soudain, Camille me serra la main. trois fois. trois ? mais... c'est quoi trois. Je m'arrête et lui aussi dans un prolongement de mon mouvement. Je regarde autour, rien. Pas un bruit. Pas une silhouette.

- Quoi ! Camille, j'ai dit un ou deux. Pourquoi tu fais trois ?

- Henza, écoute... Je sens quelque chose. Mais c'est pas la fumée. Ça sent... le pourri.

Je commençais à humer l'air. Il avait raison. Ça sentait le pourri. Le souffre. La Mer.

- Camille, on a réussi ! La Mer n'est pas loin ! On y est bientôt.

- C'est vrai ! alors je garde trois pour la Mer ?

- Oh mais on s'en fiche Camille, aller, viens.

On se mit à trotter. Droit devant. J'étais impatiente de la voir cette Mer. Je ne l'avais jamais vue. Camille non plus ; alors on était tout pressés. Pourtant, j'avais un mauvais pressentiment. À mesure que l'on trottait, l'odeur âcre se renforçait. Camille chouinait en répétant : beurk ça pue... et en feignant des haut-le-cœur. Soudain, je la vis. Lumière. Elle était là. Elle attendait en bas de la falaise où nous nous trouvions. Je m'arrêtais brusquement par peur de ne pas voir le bord de la falaise et regardais en contre-bas. Des hommes et des bateaux. Beaucoup de bateaux et pile de la taille qu'il nous fallait. Mais il

Imagier Poétique

y avait Lumière, produite par Feu. Je couchais Camille au sol en faisant de même. J'étais perdue. Comment leur voler un bateau ? Ils sont trop nombreux autour. En plus, il y a un risque : Lumière est présente et c'est Feu, le fils de sa sœur Chaleur qui l'anime. Trop dangereux de les approcher. Mais trop dangereux de rester ici, à découvert, au sommet d'une falaise, avec Lumière et Soleil qui vont arriver d'ici deux heures.

Nous étions perdus.

Audrey Cabarat



Gadmer, Frédéric, 1931, « *Le Bardo, Environs de Tunis, Tunisie La mosquée du palais du Bardo* », [photographie]
Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.
Consulté le : 26/04/2023

L'Enfance Parcours

Il y a des maisons, un chemin de terre, des arbres. Il y a des enfants, une porte ouverte, le soleil qui rayonne.

Mais il n'y a rien de pittoresque.

Ici, le soleil ne réchauffe pas mais brûle. Le chemin mène à une ville terne, embrumée. Les maisons sont des grands tonneaux coupés et posés là, peignant leurs ombres sur un terrain vague, caressant l'idéal de la forêt. Les enfants n'ont pas de visage, l'ont-ils perdu dans la forêt où regarde ce petit explorateur ?

Leur visage, ne serait-ce pas moi qui l'ai perdu ? Aurais-je oublié ces enfants, quelque part entre mon esprit et l'espace ? Peut-être étions-nous amis, camarades de jeu quelque part, sortis jouer sur la route dès l'obscurité, fuyant les maisons. Peut-être ai-je oublié cette petite fille à la robe, à la plage, bungalow n°11, au milieu des pins du sud. Peut-être ai-je construit une cabane sur le meilleur arbre de la forêt, avec ce petit au bâton.

La photo est réceptacle. Chacun peut y poser son souvenir, autant qu'il croit voir dans un détail une mystérieuse analogie. Mais si ressentir est un pas, expliquer est un saut. Saut dans la page, saut dans le vide, au travers du gouffre temporel qui sépare cet instant de l'autre. Je n'ai jamais envisagé l'universalité que peut prendre un groupe d'enfants dans la rue que lorsque maman m'a montré cette photo. Ce groupe, j'avais l'impression de le connaître. Il m'a fallu expliquer.

J'ai alors réalisé que j'ai été comme eux, sur cette route au sud de l'Espagne, jouant au foot avec des cousins, leurs amis, des voisins, s'écartant lorsqu'une rare voiture passait en nous éblouissant. Même si leur « chez eux » évoque pourtant plus un camp de prisonniers qu'un charmant quartier de village, quatre-vingt un ans plus tôt ils partageaient le même sentiment. Ce

Imagier Poétique

sentiment d'étouffer entre quatre murs, cette volonté de découverte, cette errance collective, cette appartenance à la rue.

J'ai dû vivre la même scène. Le photographe, c'était une tante qui voulait garder un souvenir de la scène, comme amusée de la complicité que nous avons développée. Elle essayait de nous amuser pour que nous sourions au moment où elle figerait l'image. Il y avait Sarah qui tournait toujours le dos à la caméra, Diego qui semblait happé par autre chose. Les autres qui regardaient la caméra de façon intriguée. J'ai vécu la même scène. Toutes ces attitudes premières face à la caméra, toutes ces postures relient mon enfance à cette photo et dessinent des expressions à ces visages perdus.

Gautier Bois



Passet, Stéphane, 1929, « Péronne, France », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département. Consulté le : 26/04/2023

L'Avion

À gauche, un Nieuport 81, un avion d'entraînement, posé là, seul, dans un champ desséché. Le gris du ciel laisse présager l'arrivée imminente de la pluie, tant attendue par cette étendue de terres. Une route déserte, rongée par les empreintes latentes des autres avions qui se sont envolés, borde cet immense champ. L'avion laisse la place à des bâtiments au loin, qui observent ce spectacle inhabituel, d'une aérogare vide, où un seul avion attend son tour pour enfin s'envoler.

Et je suis là, j'observe, je me questionne.

Je pars bientôt en vacances, on attend déjà depuis plusieurs heures, il a du retard.

Donc je l'attends, je suis là, j'observe, je me questionne.

J'observe les gens pressés qui passent devant moi avec leur valise à la main. J'observe ces appareils là-dehors, qui attendent pour s'envoler. J'observe ce ciel gris, qui laisse présager la pluie. J'observe ces empreintes de freinage sur le sol.

Je suis là et je me questionne.

Je me demande, où vont toutes ces personnes qui défilent devant mes yeux, où vont-ils s'envoler ? Je me questionne sur ces machines volantes qui attendent patiemment. Vont-elles arriver à destination sans problème ? Et ce ciel, va-t-il redevenir bleu pour que l'on puisse partir sans peur ?

Je suis toujours là, j'observe et je me questionne car aujourd'hui, je prends pour la première fois l'avion et j'ai peur.

Il a peur.

Imagier Poétique

Le pilote, assis aux commandes, décolle vers treize heures de l'aéroport d'Orly afin de s'entraîner pour réaliser son rêve.

D'un coup, il entend un bruit inquiétant, inhabituel qui provient du moteur. Quelques secondes plus tard, une émission de fumée épaisse et sombre apparaît derrière l'avion.

Il a peur.

Il prend la décision de se mettre en descente afin d'effectuer un atterrissage forcé. Il aperçoit un champ sécurisant de plusieurs hectares, à quelques mètres. Il lutte, garder le contrôle de l'appareil devient de plus en plus compliqué.

Il a peur. Mais il sait, il a compris, il pense à tout ce qu'il va laisser derrière lui, sa famille, ses amis, ses regrets, son rêve.

Il perd définitivement le contrôle, il est beaucoup trop bas et sa vitesse beaucoup trop élevée. Il peut apercevoir l'herbe sèche du champ qui se rapproche de plus en plus. Il ferme les yeux, il entre en collision avec le sol avec une forte assiette à piquer.

C'est fini, il n'a plus peur.

On découvrira plus tard, parmi les débris, une photo, où l'on peut apercevoir un avion seul dans un champ.

Elisa Duparc



Gadmer, Frédéric, 4 Août 1923, « Orly, France Un avion Nieuport 81 », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département. Consulté le : 26/04/2023

**Ceux qui jouent « juste » avec les cadres d'une
photo**

Je plisse mes yeux

Je plisse mes yeux, le regard fixe sur le paysage. Mon regard essaie de traîner sur les détails mais les images perdent leurs contours nets.

Une bande grise au-dessus d'une bande verte. Du bas, des branches percent la frontière entre les deux. De la vapeur étouffante, apparaissent lentement deux taches grises. Perspective cambodgienne. Ce sont les corps disproportionnés de deux éléphants aux pattes invisibles. Des êtres humains se dessinent sur leur dos, ce ne sont que d'autres taches de couleur brune. Ils semblent flotter sur l'étendue verte.

Les lignes horizontales du cadre ralentissent le regard, tout à coup le reflet lucide du ciel amorce un rythme cadencé. L'eau, les pattes dans l'eau, le mouvement de la trompe, les garçons suivant l'ondulation des pachydermes. Ils se laissent guider, l'air imperturbable, comme fusionnés au corps de l'éléphant. Depuis combien de temps marchent-ils ? Le soleil est déjà très bas sur l'horizon.

De plus en plus mes semblables, moi qui suis désormais une tâche grise au milieu du vert des feuilles mouillées. Les garçons me regardent. La photo impose le silence, aucune question, aucun discours entre eux, seulement le clapotis des pattes dans l'eau remplit l'air étouffante. Et je flotte, mes jambes immobiles, ma tête ailleurs, mes pensées invisibles plongées dans un fluide transparent.

Elisa Arecco



Busy, Léon, 1921, « Province de Siem Reap, Cambodge, Indochine Deux éléphants, transportant un homme et des enfants, dans un marais », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.

Consulté le : 26/04/2023

Une Image format paysage

I

Une image format paysage
Un large premier plan noir
La terre
La large langue de terre
Qui tient bien à distance
Tous les trains où on se tient
D'où on regarde

Un plan médian ombre et lumière
La scène un peu plus claire
Petites figures sombres de quatre ou cinq enfants
Qu'on distingue mal
Du sol sombre où elles se tiennent
Sauf une qui se découpe
Sur un mur blanc éclairé de soleil
Pan d'habitation
Appentis accolé qui dessine son ombre sur
Une autre façade plus large
Auvent avancé treillage
Pauvres matériaux comme la terre en jachère

Un arrière-plan où la plaine s'étend
Les champs
Une forêt ou juste un rideau
D'arbres plantés en lisière
Une bande de ciel blanc
Un horizon de plaine

II

Train plaine campagne
Il y a à la fois peu et plein

Imagier Poétique

Toute une enfance d'horizons plats
De champs traversés depuis le train
L'ailleurs modeste qu'on va rejoindre
Promesse de loin et de vacances

Collision douce et brutale de l'image
Le souvenir discret d'un déjà vu
Entraperçu
Qui soudain nous suspend
On considère un peu l'image
On sait qu'elle parle déjà à ce qui en nous se tait et attend
On prête l'oreille et on écoute

Et puis le vertige commence
Les temps et les lieux s'accolent hors de toute mesure
Le Japon frais visité flambe dans le seul nom de Tokyo
L'enseigne d'idéogrammes nous renvoie notre image
maladroite d'étranger en voyage
Mais c'est un siècle avant qu'il nous faut atterrir
Dans la pauvreté du champ
Dans le désert de la campagne
Dans la terre noire et nue
Dans l'enfance immobile et désemparée sur fond de maison
claire
Et déjà nous sommes revenus,
Ce n'est plus l'avant et l'ailleurs
C'est ce loin si proche
Où hier n'est que derrière,
A la portée de ton bras

III

L'hiver 1908 au Japon
Cette année où ma grand-mère n'était pas encore née
Dans ce passé où je n'atteins pas

Imagier Poétique

Dans ce pays jusqu'à peu celui de l'Histoire écrasante
Et des estampes doucement colorées
Dans ce pays dont je n'ai touché que la flamboyante modernité
La pointe électrisée
Sauf un jour
Un port de pêche
Une anse de temps figé
Un phare dressé
Un bateau pour traverser
Mais toujours
Les mots échappent
La langue heurtée et rythmée
Les mots images qui tiennent à distance

Albert Kahn et son chauffeur-opérateur Alfred Dutertre ont pris
le train le 30 décembre
Ils traversent la campagne déserte ou presque
Entre Tokyo et Nikko Dutertre déclenche la prise de vue
Une maison des enfants dans un champ figés à regarder quoi
Le photographe aussi voit
Ou les voit regarder
Juste le temps d'appuyer
Et déjà le train passe
Et la fenêtre mange la scène
Engloutit l'arbre de droite
Flouté au tout premier plan
Avalé
Emporté

Les deux toutes petites photos accolées
D'une vue stéréoscopique
On peut rêver un jour les approcher
Comme avec les lunettes de plastique pour les films en 3D
Les pénétrer

Imagier Poétique

Les habiter
Y circuler
Dans l'obscurité silencieuse
Dans le coin d'une salle de musée
Coller son œil sur la lentille d'une visionneuse
Et l'appareil nous rendra le champ l'instant la profondeur
Du fond de l'image alors
Qu'est-ce qui reviendra
Qu'est-ce qui resurgira
Qu'est-ce qui sautera soudain au visage
Du paysage arraché

Dominique Pety



Dutertre, Albert, 30 décembre 1908, « *Entre Tokyo et Nikko*
Une maison dans la campagne vue train », [photographie],
Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.
Consulté le : 26/04/2023

Trois Jours

Trois jours.

Voilà trois jours qu'il est arrivé au Japon. Il avait entendu parler de ce lieu de culte bouddhiste connu pour sa sculpture de pierre imposante. Le soleil tape, le vent soulève doucement les feuilles comme pour lui indiquer le chemin. Arrivé à destination, il brandit son appareil photo afin de capturer l'essence du lieu. Il ne s'attarde pas vraiment entre chaque prise mais cette fois-ci c'est différent, cette fois-ci une l'interpelle. Ce n'est pas la photo la plus précise ou bien la plus nette, mais c'est la plus communicante. Il commence alors à l'analyser. Le temple de Kasagi-dera ou ce que l'on peut en apercevoir sur la photo, est un lieu dans lequel la nature est omniprésente. Au centre de l'image, des imposants rochers recouvrent le sol et des arbres de toutes tailles y sont parsemés. Au premier plan, sur la droite de l'image, on peut apercevoir une partie d'un temple bouddhiste. Il semble archaïque, des écriteaux japonais recouvrent ses piliers de bois. La perspective de l'image accroit la petitesse du temple qui disparaît dans un décor verdoyant. L'arrière-plan de la photographie est sombre, un peu flou. On peine à deviner la pierre et à identifier ce qui est au centre de la photographie. Il s'agit d'une sculpture, taillée plutôt grossièrement dans la pierre. Ça importe peu. Elle couronne les lieux en dominant le temple, noyau d'une nature vivante. Les arbres masquent la montagne comme pour la protéger, la dissimuler dans une armure. Le soleil vient éclairer les végétaux tandis que la création de l'homme reste dans l'ombre, comme un chalet perdu au milieu de la montagne, un abri construit au milieu de la nature sauvage.

Une photo qui paraît, au premier abord, pudique. Le temple est à peine visible et entouré d'amas de végétaux. En

Imagier Poétique

réalité, on n'aperçoit qu'une infime partie de ce que représente réellement cette image. Elle incarne des souvenirs, témoins d'un lieu de retrouvaille. Retrouvaille entre l'humain et le sacré. Ce lieu, il est planté là, au sommet. L'atteindre serait la fin du pèlerinage. Un moment capturé qui a existé une seconde mais qui restera figé sur cette photographie à jamais. Une parmi tant d'autres dans cette pellicule usée et surchargée. Une expédition à la découverte de ce qui est masqué, voilé derrière une nature sauvage restée à certains endroits intacts. L'humain est apparu, il a évolué, créé, bâti. Il a cherché à construire pour devenir, demeurer, vénérer. Il a laissé çà et là des fragments de son histoire, des lieux sacrés et saints qui ont appris à cohabiter avec la nature.

Iris Grattepanche



Dumas, Roger, 1926 ou 1927, « Environs de Kasagi, environs de Nara, Japon Temple Kasagi-dera (ou Kasagi-ji): ancien Bouddha sculpté (sekibutsu) », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département. Consulté le : 26/04/2023

**Ceux qui construisent en lien avec
d'autres arts iconographiques**

Depuis les bords du Nil

Depuis les bords du Nil, trois voiles et trois hommes. L'eau s'étend dans un calme plat, dans un dégradé allant du bleu pastel jusqu'au gris cendré à mesure que l'on s'approche du rivage. Le bleu de l'eau est semblable à celui du ciel. Les grandes voiles blanches, dressées comme des ailes d'hirondelles, s'entrecroisent sur ce fond bleuté. Elles ne sont pas larges mais elles sont longues et courbées. Amarrée au ponton, la felouque flotte dans l'eau grise du quai. Depuis les bords du Nil, au loin, la liberté. Ce sentiment que j'ai toujours, près des immensités scintillantes sous le soleil. Près des rivages, près de la mer, près des lacs, je me sens exister.

Depuis les bords du Nil, j'avais cette impression de déjà-vu, une impression incongrue, venue de nulle part, enfin pas tout à fait. Cela venait de moi. J'étais, d'une manière que je ne comprenais pas encore, rattachée à ces bateaux-hirondelles sans savoir pourquoi. Cette vision de felouque qui flottait sur le quai : c'était comme un tableau. Il manquait seulement le cadre doré pour l'encadrer. Je veillais à ne pas bouger ni les yeux, ni la tête. Je me concentrais pour ne pas laisser le vent me faire vaciller, et me faire perdre à jamais l'équilibre parfait qui, à cet instant, s'était installé. Un équilibre entre le monde, le Nil, et moi. Le temps s'était arrêté. Je me sentais irrémédiablement liée à ce paysage, à cette image qui s'était créée devant mes yeux. Elle me ramenait à quelque chose que j'avais en moi, quelque chose que je n'identifiais pas encore mais qui m'apaisait. Je sentais la sérénité se frayer un chemin dans tout mon corps, jusqu'au bout de mes doigts. Je gravais ce tableau dans ma mémoire au millimètre près, puis je me résolus enfin à bouger et à prendre mon appareil photo pour immortaliser ce moment. Je voulais pouvoir garder à jamais ce tableau. Je me reconfortais face à l'inévitable fin de cette image dans ma

Imagier Poétique

réalité, qui dès lors que j'avais quitté son mouvement, ne serait plus jamais comme avant. Je me disais que l'image que j'avais capturé dans mon appareil servirait seulement à ramener du fond de ma mémoire, cette vision que j'y avais ancré. Je saurai désormais que l'équilibre que j'avais immortalisé était d'une puissance inespérée, puissance que je garderai à jamais dans ma tête. Je prie alors ma caméra, puis je me rassis sur mon rocher. Je fermis les yeux pour graver cette douceur dans ma mémoire avant qu'elle ne s'évapore comme l'eau sous la chaleur du Nil. Je réouvris les yeux, surprise de constater à quel point cette douceur m'était familière. Soudain, le lien se fit. J'étais ramenée quelques années auparavant, au Nord-Est du Minnesota, sur le rivage du Lac Supérieur, sur ses plages de galets couleur rouille, ses sapins verdoyants et ses rochers gris cendré que la mousse orange venait colorer par petites touches timides. Je me retrouvais à nouveau là, assise sur mon rocher, je revoyais passer ce bateau, ce grand voilier aux voiles majestueuses et gonflées, tout droit sorti d'une histoire de conte de fée, d'un pays imaginaire. Je le voyais à nouveau me dépasser, filer sur l'eau et sortir de la baie comme prêt à s'envoler. De la même façon, le temps s'était figé. De la même façon, je m'étais concentrée pour graver cette image dans ma mémoire, cette vision de liberté qui m'avait apporté de la douceur et surtout une imperturbable sérénité. Les cheveux flottants, le vent caressant mon visage ; je contemplais avec envie ce voilier qui partait à la découverte du bout du monde. J'avais ressenti le même besoin de capturer cette image avec mon appareil photo, et la même frustration face à l'obligation du mouvement qui me faisait quitter un instant la liberté nouvelle que j'étais en train de savourer. Ces deux souvenirs étaient désormais liés à jamais par la même sensation de paix, la même magie qui m'avait enveloppée. Je revins en Égypte, où depuis les bords du Nil, je contemplais toujours cette sensation de liberté paisible. Je réalisais alors, que ce qui séparait

Imagier Poétique

fondamentalement ces deux souvenirs, c'était la possibilité de monter à bord. Cette fois, je pourrai être sur ce bateau prêt à s'envoler. Je ferai inéluctablement partie du voyage, je pourrai filer vers l'aventure sur les eaux paisibles du Nil. En contre bas, Soan me faisait signe de venir le rejoindre sur la felouque qui s'apprêtait à partir. Je jetais un dernier regard sur l'étendue bleutée, sur l'horizon que ne se finit jamais, sur le croisement de l'eau, du ciel et des voiles blanches et nacrées.

Lou Gontard



Léon, Auguste, 13 Janvier 1914, « Louqsor, Egypte, Afrique
Bateaux au bord du Nil », [photographie], Collection Albert
Kahn Haut de Seine Le département.

Consulté le : 26/04/2023

Le sanctuaire

Le torii est pâle sous cette soirée froide. Les nuages gris teintés de bleu étouffaient les rayons de soleil rendant, ainsi, un ciel blanc. Le manque de luminosité noircissait le sanctuaire, laissant seulement apparaître sa forme et ses traits perpendiculaires. Le haut du torii, semblable à un sabre, s'envolait tel un oiseau en direction des massifs. Ces derniers étaient absorbés par la mer.

Cette palette de couleurs qu'offrait ce lieu envoûtant me rappelait celle que j'avais entre les mains. Elle mélangeait les pigments de la peinture pour teindre ma toile. Ils se fondaient parmi ceux qui étaient déjà posés créant ainsi une autre harmonie. Les coups de pinceaux peignaient un paysage ressemblant à ces lignes droites du torii. Et cette similitude de ces deux images me frappa.

Malgré leur différence, elle me rappelait des souvenirs lointains. Ceux que nous oublions et qui reviennent dans ces moments. Les reliefs du fond entrent en écho avec mes montagnes toujours enneigées. Et pourtant, la neige changeait de couleur au cours des saisons. En hiver, elles paraissaient plus menaçantes puisqu'elles étaient éclairées par les faibles rayons de lumière. Dans le soir d'été, la poudreuse blanche était teintée de bleu lorsque le soleil se levait. Et lorsqu'il naissait, il réchauffait, tout en éclairant, la couleur des reliefs.

Je me remémore le chant des oiseaux, les feuilles des arbres secouées par le vent. L'art de la nature me fait vibrer le cœur. Le soleil réchauffe la peau, l'odeur florale me chatouille les narines. Tous mes sens se lient avec la terre. Des frissons me parcourent le long de mon corps.

Imagier Poétique

J'ouvre les yeux. La photographie du torii marin, est posée devant moi. Je m'étais évadée et j'en avais oublié mon tableau. Je reprends conscience lorsque j'aperçois mon chevalet posé sur le sol, mes pinceaux prélevés de peintures et ma toile encore inachevée. Comme tout bon artiste, j'avais commencé par le fond. Et ce dernier ressemblait à l'un de mes souvenirs et je m'étais égaré au plus profond de mes pensées. Je réalise qu'il s'était écoulé plusieurs minutes puisque la luminosité était moins aveuglante dans la pièce. Il ne me restait que quelques heures avant l'apparition de la lune et donc pour achever ce que j'avais commencé.

Maëva Grison



Dumas, Roger, 1926 ou 1927, « Miyajima, Japon Le torii marin de l' Isukushima-jinja (vue rapprochée) », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département. Consulté le : 26/04/2023

Voyage à la craie

Neuvième station de la Via Dolorosa, Jérusalem.
Extérieur Jour. Arrêt sur image, effet de sur cadrage puis...
Entrée dans la fiction.

Les aspérités du sol rendent le couloir de pierres pur, authentique, invisible. Les reflets du soleil sur ces pavés lui offrent une transparence divine. Pourtant, un L d'ombre se dessine sur le sol à cause du mur et de l'arche par laquelle j'arrive. De la craie blanche a décalqué les lignes de ma main lorsque je les ai caressés.

Le symbole christique touche le ciel azur illustrant l'omniscience, la magnificence. Il surplombe ce paysage que j'imagine tout aussi minimaliste, épuré. Du blanc, du bleu, une pointe de noir qui attire mon regard. Le point de fuite ; un rectangle sombre énigmatique. Il semble sans fond, prêt à accueillir l'immensité. Serait-il le chemin vers l'Absolu ?

Pour le moment, protégée par la voute, je n'ai pas encore fait mon entrée dans l'univers diégétique. J'entends néanmoins le point blanc crier mon nom. Le Saint- Sépulcre domine entièrement l'espace par sa hauteur et sa grandeur. Mais je reste là ; dans le dernier couloir extérieur du chemin de croix.

À mes côtés, des femmes suivent des enfants qui chantent. L'odeur des croix-de-Jérusalem embaume cet univers mystique. Je respire.

Une pesanteur que je ne peux identifier broie ma poitrine. Une présence ineffable est là. Elle me donne le sentiment que je suis chez elle. Moi, aux jambes nues

Imagier Poétique

recouvertes de monoï. Moi, à la robe jaune légère comme le vent. Je suis prête à m'envoler.

Étonnement, ici, j'apprécie le bruit. Il me berce, il me prend dans ses bras. Il me pousse à embrasser l'entièreté de ses tonalités, de ses mesures. Je marche frénétiquement sur le rythme de cet ostinato. Je sens que mes cuisses transpirantes se frottent entre elles. Mais la douleur est agréable, appropriée.

Insignifiante comme un grain de sable au cœur du désert d'Arabie, je marche sans m'arrêter. Mon sac à dos est lourd et je sens que ses sangles sculptent des lanières dans ma peau. Le soleil frappe de tous ses rayons sur ma tête brune. Une larme de transpiration floute ma vision et brûle ma rétine. Désorientée comme Meursault, je continue. Inarrêtable dans ma quête, je marche. Confiante dans mon destin, je surprends ce bâtiment en train de m'observer. Apaisée par Lui, je respire.

« Les Hommes sont devenus si forts avec le feu »; le goût de l'Absolu probablement.

Plongée dans ma rêverie, je ne me suis pas aperçue que le soleil avait disparu pour laisser place à un ciel noir signe de mauvais présage. Au sol, les feuilles caduques du Magnolia s'agitent comme des petits tourbillons. Il est temps pour moi de m'enfuir, de chercher un abri. Les grognements du ciel se font de plus en plus insistants comme s'il m'informait qu'il n'allait pas pouvoir retarder l'échéance plus longtemps.

Mais je reste immobile.

Impossible de détacher le regard de ce bâtiment de pierres ; résistant, fort, imperturbable. Comme après avoir lorgné Méduse, mes jambes se pétrifient, ma poitrine se

Imagier Poétique

bloque, mon cœur s'arrête. Je suis désormais incapable de me mouvoir ou même de détourner le regard. Une, puis deux, puis mille ; Les gouttes de pluie me désensorcellent.

Je prends une grande inspiration et me mets à courir. Le jaune de ma robe n'est plus qu'une fine couche de tulle inutile. Je profite de l'auvent d'une porte pour sortir un long manteau qui rendait mon sac très lourd mais qui se trouve salutaire.

La ville est absolument déserte. Je suis seule dans ce lieu qui porte en lui une si grande histoire, une si belle histoire.

Malgré le ciel sombre, le paysage garde l'aspect d'un dessin à la craie.

Méline Baiutti



Castelnau, Paul, le 20 Juillet 1918, « Jérusalem, Palestine
Vue du Saint Sépulcre depuis la neuvième station de la Via
Dolorosa », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de
Seine Le département. Consulté le : 26/04/2023

Bahareh

C'est un petit bout de pièce qui, à la façon d'un péristyle antique, s'ouvre sur l'extérieur ; une terrasse en alcôve. Tel les portes d'un royaume, le large porche panoramique nous plonge immédiatement dans l'ouverture du jardin, éblouie de lumière. Un arbre biscornu se profile dans l'encadrure comme s'il se pliait pour saluer ceux du dedans, ces fleurs d'un doux rose chair finement ballotées par le vent ; posé sur son tronc à l'embouchure de ses branches, un vase céramique oriental. Et l'on entend le bruissement des feuillages des saules pleureurs aux reflets dorés.

C'est le spectacle de cette nature éthérée dans cette bâtisse de colonnades, et murs ocres au parfum suranné qui me fait replonger dans un autre souvenir, mon havre de paix, chez Manina. Jardin enfoui et secret comme celui-ci ; l'intérieur d'un riche monde qu'on ne peut deviner au-delà du feuillu portique en bois qui nous amène dans son antre ; le tunnel d'une nature enivrante qui saisit immédiatement. Je me remémore ces soirées d'été, sous la lumière diffuse du crépuscule, sur sa terrasse cuivre, ensevelie à l'abri sous les ombrages. Je l'observe elle, ici le temps est intouché.

Imagine toi des rires dans cette demeure de la renaissance sur les terres verdoyantes des sommets afghans, des enfants aux cheveux noirs ébène s'amuse à traverser en courant le péristyle pour atteindre la cour du jardin en contrebas. Il y a de cela dix décennies rien de ce palais n'existait. Afshin avait regardé pensivement du haut de la montagne qu'il avait gravi seul, la courbe de la vallée descendante, il en fut certain ce serait l'endroit où il s'établirait. De cette pensée fugace naquit une somptueuse demeure. Ce fut, pour faire plaisir à sa fille Bahareh, de dix ans qu'il choisit de

Imagier Poétique

construire ce patio à la mode italienne dans lequel elle pourrait se réfugier à son aise. Tous les jours, Afshin sur sa chaise en bois posée à côté de la colonnade blanche, observait Bahareh espiègle et pétillante qui s'évertuait à oublier les massacres de la guerre dans la flore verdissante du jardin. C'était une promesse, le palais serait un temple de paix. Mais les tensions extérieures revinrent, menaçant la paisible existence de leur retraite. Une nuit, la vie d'Afshin fut de nouveau brisée et le sang se répandit entre les murs du palais. Bahareh se précipitait vers le patio, mais, à l'entente des cris de plus en plus proches, elle fit demi-tour loin du jardin, aucune goutte de sang ne devait couler en cet endroit, il ne fallait pas qu'il devienne affreux. Lorsque son père qui suivait l'assaillant au talon, la vit faire demi-tour, il comprit alors dans le regard de sa fille, tuée sous ses yeux, la résolution ferme qui l'habitait.

Eperdu de douleur, il cria par trois fois dans ce silence déchirant son nom : Bahareh, fille qui apporte le printemps. Dans son deuil, Afshin façonna un petit vase dans le creux duquel il chuchota ses espoirs, il ensevelit les cendres de Bahareh au fond d'un trou dans lequel il planta une graine, à côté il déposa le vase. Il se répandit bientôt dans toutes les terres afghanes que Bahareh était devenue arbre, qui se dandinait librement dans le jardin perpétuellement ébloui de soleil. Aujourd'hui vieille femme avec son tronc courbé, Bahareh assure toujours la prospérité de ce jardin intouché, avec son vase sur le flanc, gardien des désirs de son père qui la maintint en vie.

Diane Kuoni



Gadmer, Frédéric, 16 Octobre 1928, « Paghman, Afghanistan dans le Jardin du Palais royal (Bâlâ Bâgh, « jardin d' en haut »), vue sur le jardin privé depuis la terrasse couverte du pavillon », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.
Consulté le : 26/04/2023

**Ceux qui produisent l'image
« uniquement » par la littérature...**

**... en donnant vie à l'image par procédé
d'hypotypose**

Je vois, je vois...

Je vois des enfants figées, des enfants en train de danser, des enfants bien trop disciplinées.

Je vois des enfants dont le regard est occulté, couvert.

Je vois des enfants-statues, des enfants irréelles, surnaturelles.

Je les vois près, et je les vois loin.

Je vois des enfants prisonnières d'un carcan traditionnel ; muettes, inanimées. Les costumes colorés, les casques bariolés ne sont que des leurres pour masquer la vérité. Elles sont privées de liberté. Je les vois contraintes de se mouvoir ainsi, face à la caméra. Elles sont trop impavides pour être pleinement lucides.

Une image d'enfants-danseuses, où la danse n'est qu'à peine présente. On la devine par leurs déguisements et leurs semblant de mouvements. La danse qui, pourtant, est censée permettre de s'abandonner, de se libérer.

Même leur regard est absent, masqué, caché ou envolé. Un stoïcisme qui atteste d'une âme brisée, d'une volonté démantelée. Elles semblent dorénavant résignées.

Elles paraissent vouloir nous parler, nous interpeller. Nous dire tout le mal qui leur a été fait, toute la peine qu'elles ont endurée.

Et même si elles pouvaient se confier, qui nous dit qu'elles le feraient ?

Jeanne Metais



Busy, Léon, 1921, « Angkor, Cambodge, Indochine Quatre danseuses posant devant un groupe d'apsaras », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.

Consulté le : 26/04/2023

*1er mai 1923. Paris, 1er Arrondissement.
Jardin des Tuileries.*

Le printemps est officiellement arrivé depuis quelques jours et la vie reprend son cours. On peut entendre les oiseaux chanter et inlassablement pépier en étant perchés au plus haut des arbres. Si on lève la tête vers le ciel, on peut apercevoir les migrateurs revenir pour profiter comme nous de la chaleur estivale. Les arbres arborent eux aussi de belles couleurs : leurs bourgeons sont devenus fleurs et leurs branches sont secouées par la brise printanière.

Les quelques parcelles de pelouse interdite nous présentent modestement de gracieuses statues grecques (leurs pierres se faisant réchauffées par notre humble soleil d'Europe), qui nous saluent à chaque tournant. Celle-ci, dont le regard pudique semble fuir celui de tous ceux qui la croisent et à côté de laquelle j'attends depuis quelques minutes, m'est la plus chère de toute.

Les lampadaires sont là également, fidèles à leur poste. Un peu de répit leur est cependant accordé avant qu'ils ne se mettent au travail ; la nuit ne tombe plus avant huit heures désormais.

On retrouve l'herbe verte fraîchement coupée et qui chatouille nos orteils, les élégants buissons aux mille et un parfums qui attirent une variété d'abeilles butineuses. On peut même observer le Bassin octogonal, plus loin, discret les jours où il fait plus mauvais, mais qui resplendit aujourd'hui. À son bord, les jeunes cannes nourrissent leurs petits, puis se remettent à l'eau et repartent dans un même mouvement de pattes palmées.

Imagier Poétique

Les idées reçues sur cette saison sont fondées. Tous semblent euphoriques à la venue du printemps et aux nobles sentiments qu'il amène avec lui. Les couples, tendrement enlacés et présents à tous les croisements, parcourent les allées et semblent occulter tout ce qu'il y a autour d'eux.

On voit aussi les gens, assis sur les bancs qui profitent également du soleil, qui lisent ou se retrouvent entre amis ; ils laissent derrière eux le froid mortel et redécouvrent avec plaisir les joies de sortir. Les enfants qui s'amuse, crient et courent partout, mais sont couvés par le regard attentif de leur mère, qui s'assure qu'ils ne finissent pas le nez dans la terre ou les graviers. Ces fameux graviers, foulés sans interruption tout au long de la journée, et que je n'épargnais ni à leur âge, ni aujourd'hui.

Le vent passe sous mon chapeau rond, caresse mes cheveux et me murmure de doux sifflements aux oreilles. C'est au crissement sous ses semelles, par sa démarche si caractéristique que je l'ai senti approcher. J'ai relevé la tête, et un sourire a pris automatiquement place à la commissure de ma bouche. On ne s'est pratiquement jamais quitté ces derniers mois, mais c'est au retour de ce printemps si cher à mon cœur que j'ai eu l'impression de tout retrouver, comme au début, aux pieds de la statue intimidée. Je l'ai embrassé, pris par le bras, et notre candide promenade a commencé.

Tous les parcs se ressemblent, si l'on s'y attarde peu. Mais celui-ci est tout particulier. Il voit naître toutes les prémices de la vie, et de la nôtre également.

Imagier Poétique

À l'arrivée des premiers rayons de soleil, la vie reprend son cours. On retrouve tout, mais aussitôt près de lui, j'oublie, ne valant pas mieux que les autres amoureux.

Morgane Verpy



Dumas, Roger, 1924, « Oxford , Angleterre Partie ouest du Balliol College », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.

Consulté le : 26/04/2023

Éternelle

La mémoire de l'âme est éternelle, si belle et si charnelle. Elle envahit les lieux et leur donne vie, les faisant briller de mille feux. Personne ne le voit, personne ne le sait, c'est un secret. Ici-bas, personne ne l'entend. Alors que pour elle, c'est un perpétuel recommencement. Cette bâtisse placée sous un ciel grisonnant, est la gardienne des âmes depuis près de 900 ans.

C'était un bâtiment un peu ancien, terni d'une couleur fade. Un simple amas de briques rouges, figées dans le temps et qui jamais ne bougent. Juste des briques, des briques avec une âme. Elles renfermaient le souvenir de centaines d'hommes et de femmes. Tous avaient des rêves, des ambitions, des désirs, des peurs. Que sont-ils aujourd'hui ? Les briques ne le savent pas. Parce que ce ne sont que des briques. Des briques rouges reliées par un ciment solide, couvertes par d'innombrables lierres.

Il y avait de l'herbe, une herbe terne, coupée à ras, droite, qui jamais ne pourra croître. Ce n'était que de l'herbe, un peu abîmée par endroit, pleine de vie ailleurs. Piétinée par des centaines d'hommes et de femmes, grouillant d'insectes à l'allure infecte. Cette herbe avait entendu moult conversations, elle avait été le témoin de rêves prononcés à haute voix, de conversations entrecoupées par le mâchouillement de sandwiches, achetés pour une livre seulement. Cette herbe avait vu les gens courir, fumer, rire, pleurer. Le font-ils tous encore ? L'herbe ne le savait pas. Après tout, ce n'était qu'une herbe terne, sans vie, tondu tous les dimanches matin par André, le jardinier.

Imagier Poétique

L'entrée était forgée dans des moulures linéaires, droites et fières. Un couloir sombre, à peine visible, rempli d'ombres qui vacillent. Les élèves disparaissaient dans ce couloir, laissant derrière eux un parfum d'excitation, d'empressement et d'angoisse. Ce couloir avalait des centaines d'hommes et de femmes, il leur ouvrait la porte de son cœur, leur offrait des connaissances, du pouvoir. Ont-ils fait bon usage de ce cadeau ? Le couloir ne le savait pas. Après tout ce n'était qu'un couloir sombre, muni d'un panneau d'affichage que presque personne ne lisait.

Voilà qu'un homme court au rythme des tambours, l'écharpe à demi envolée, le souffle saccadé. Synonyme d'une nouvelle âme, de nouveaux rêves. Le recommencement d'une éternité.

Jennifer Letourneur



Léon, Auguste, Mai 1923, « Paris (1er arr.), France Le jardin des Tuileries », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.

Consulté le : 26/04/2023

... en créant l'image par la forme du texte

Constantinople entre deux rives

Un navire parmi les autres s'engouffre dans un passage étroit qui mène à un et même fleuve. Les vents commencent à gagner en intensité jusqu'à faire chanter les mats. Les cours d'eau tels de fins faisceaux s'ouvrent sur une grande cavité donnant sur la ville. Les battements de la foule lorsque l'on s'approche du quai commencent à se faire ressentir. Le navire s'étale et plonge ses vergues dans le port. Le faisceau grisâtre, quelque peu de temps avant, s'illustre maintenant par de grands bâtiments. L'écho sonore chante le bruit des foules couleur ocre et les longues avenues laissent entrevoir l'ancre de la capitale. Les dômes de bakélites brillent parmi les nuages. Et c'est ainsi que la ville s'ouvre devant soi.

Ils sont le dernier rempart avant l'Occident, nous sommes les ennemis aux pieds de la ville entourée d'eau et de pierres, soi-disant imprenable. Le siège dure des jours mais finira-t-il en vain ? Les marchands s'attèlent à faire des réserves. Les rues s'agitent. La fourmilière est attaquée. Cette fois-ci ils ont bien raison de s'inquiéter. Par des milliers de fois, ils ont tenu. Par des milliers de fois, ils ont résisté. Par des milliers de fois, ils nous ont repoussé. Mais nous ne sommes plus en dehors mais au sein de la cité. Les murs ne peuvent une nouvelle fois conspuer les voix extérieures tout en sachant écouter ses voix intérieures. Alors la ville change de couleur et le pire qui était annoncé n'est en fait qu'un renouvellement nécessaire.

Moi je n'ai rien à faire de cette Histoire. Assis sur mon scooter. J'arpente les rues et les boulevards. Je me mélange entre ces feux, ces immeubles, ces jardins. On s'y sent bien,

Imagier Poétique

l'ambiance est animée et le ciel d'une clarté luisante. Les nuages se voient partir au galop par le vent qui les pourchasse. Tout se confond dans une aquarelle qui semble avoir été peinte par des centaines de pinceaux différents. La Corne d'or, comme on l'appelle, est pour moi la plus belle partie de l'estuaire à Istanbul. Une ria ravissante et homérique. Parfois un groupe de musique vient s'ajouter aux festivités. Les arabesques et les clochers s'y confondent et rappellent toutes les personnes qui ont vécu entre ces murs.

J'ai tout à faire de cette Histoire. Et c'est lorsque je sors le soir que me reviennent toutes ces pensées. La mélancolie sert d'étincelle aux réminiscences de l'esprit. J'imagine parfois avoir vécu aussi longtemps qu'une statue bicentenaire érigée dans le jardin d'à côté. Puis ces mémoires disparaissent et je continue ma route. Les vagues s'écrasent sur les rochers et un air iodé crée une succincte sensation de fraîcheur. La fraîcheur des soirs d'été. J'arrive alors en me faufilant sous les arcs avant de trouver ceux qui m'attendent et qui font maintenant aussi partie de l'Histoire, de mon histoire.

Louis Heron



Léon, Busy, 1918, « Constantinople (actuelle Istanbul),
Turquie La Corne d' Or, depuis le cimetière d' Eyüp (au
Nord, sur la rive droite) », [photographie], Collection Albert
Kahn Haut de Seine Le département.

Consulté le : 26/04/2023

Chose quelque peu boisée...

Ça commence par un brin, court, fin...
Puis d'autres arrivent, l'envergure se prolonge,
un ensemble prend forme,
Mère nature.
Et puis un brin plus large apparaît, plus imposant, il grossit, il
grandit
Un brin teinté de différentes couleurs, lumières, emporté par de
multiples formes...
Un brin plus fragile que de la porcelaine,
Mais un brin plus mûr que ma nature,
Et surtout bien plus sage que ma jeune âme innocente.
Il ne ressemble à aucun autre...
Le noir et le blanc se confondent, se mélangent, s'assemblent sans
se ressembler,
Ils se complètent dans une parfaite harmonie des couleurs bien
plus complexe que ce que l'on aperçoit.
Un brin, d'une forme singulière, choisi parmi une infini de
possibilités,
Un brin sur lequel je grimpais dans mon enfance,
Ou peut-être n'était-ce pas lui,
Je ne sais plus.
Je ne suis jamais allée en Tunisie,
Mais je connais cet arbre,
Je l'ai déjà vu.
Je suis là,
Il ne ressemble à aucun autre,
Tout comme moi,
Il est là,
Présent,
L'arbre de vie
Cette part de moi,
Qui serait quelque peu boisée...

Sidonie Gaydon



Gadmer, Frédéric, 25 Avril 1931, « Aïn-Draham , Tunisie La forêt de chênes », [photographie], Collection Albert Kahn Haut de Seine Le département.

Consulté le : 26/04/2023

Remerciements

Cet ouvrage anthologique n'aurait pu exister sans toutes les personnes qui ont monté et participé à l'atelier d'écriture ayant donné naissance aux textes y sont regroupés. Ainsi, il nous semblait nécessaire de montrer ici notre reconnaissance à quelques personnes.

Nous tenons d'abord à remercier Hélène Gaudy, l'autrice qui nous a permis de découvrir les archives fondées sur la volonté d'Albert Kahn et nous a aidé à développer nos différents styles pour décrire et donner vie à ces photographies témoins du temps.

Nous remercions également nos professeures, mesdames Anaïs Guilet et Dominique Pety d'avoir organisé pour nous cet atelier, mais aussi de nous avoir fait le plaisir d'y participer.

Il nous reste à remercier tous les talentueux étudiants de notre promotion pour la confiance qu'il nous ont fait en décidant de nous céder leurs droits d'auteurs. Chers auteurs en herbe, nous espérons sincèrement que cet ouvrage vous rendra tribu.

Enfin, nous vous remercions aussi chaleureusement, vous, lecteur, d'avoir pris le temps de faire ce chemin en notre compagnie à travers les textes et les images. Que vous ayez choisi de vous laisser aller aux sensations procurées par les oeuvres ou de construire une réflexion sur ces dernières en les analysant à la lumière du chapitrage créé dans cet objectif, nous espérons que le voyage que vous avez effectué vous aura été agréable et bénéfique.

Table des matières

Préface.....	9
Ceux qui mentionnent la technique photographique.....	13
Ceux qui exposent la technique photographique.....	15
<i>Les Djinns</i>	17
Ceux qui mentionnent l'objet fini qu'est la photographie.....	23
<i>L'Espoir d'une photo</i>	25
L'enfance Parcoure.....	33
L'Avion.....	37
Ceux qui jouent « juste » avec les cadres d'une photo.....	41
<i>Je plisse mes yeux</i>	43
Une Image format paysage.....	47
Trois Jours.....	53
Ceux qui construisent un lien avec d'autres arts.....	57
<i>Depuis les bords du Nil</i>	59
Le Sanctuaire.....	65
Voyage à la craie.....	69
Bahareh.....	75
Ceux qui produisent l'image « uniquement » par la littérature.....	79
... en donnant vie à l'image par procédé d'hypotypose.....	81
<i>Je vois, je vois</i>	83
1er mai 1923. Paris, 1er Arrondissement. Jardin des Tuileries.....	87
Éternelle.....	93

Imagier Poétique

... en créant l'image par la forme du texte.....	97
<i>Constantinople entre deux rives</i>	99
Chose quelque peu boisée.....	103
Remerciement.....	107
Table des illustrations.....	111

Table des illustrations

Gervais- Courtellemont, Jules, 1909 ou 1910, « <i>Environs de Tlemcen , Algérie Ruines du tombeau de Sidi Abou Ishak</i> ».....	21
Gadmer, Frédéric, 1931, « <i>Le Bardo, Environs de Tunis, Tunisie La mosquée du palais du Bardo</i> ».....	31
Passet, Stéphane, 1929, « <i>Péronne, France</i> ».....	35
Gadmer, Frédéric, 4 Août 1923, « <i>Orly, France Un avion Nieuport 81</i> ».....	39
Busy, Léon, 1921, « <i>Province de Siem Reap, Cambodge, Indochine Deux éléphants, transportant un homme et des enfants, dans un marais</i> ».....	45
Dumas, Roger, 1926 ou 1927, « <i>Environs de Kasagi, environs de Nara, Japon Temple Kasagi-dera (ou Kasagi-ji): ancien Bouddha sculpté (sekibutsu)</i> ».....	51
Léon, Auguste, 13 Janvier 1914, « <i>Louqsor, Egypte, Afrique Bateaux au bord du Nil</i> ».....	55
Dumas, Roger, 1926 ou 1927, « <i>Miyajima, Japon Le torii marin de l' Isukushima-jinja (vue rapprochée)</i> ».....	63
Castelnau, Paul, le 20 Juillet 1918, « <i>Jérusalem, Palestine Vue du Saint Sépulcre depuis la neuvième station de la Via Dolorosa</i> ».....	67
Gadmer, Frédéric, 16 Octobre 1928, « <i>Paghman, Afghanistan dans le Jardin du Palais royal (Bâlâ Bâgh, «jardin d' en haut»),</i>	

Imagier Poétique

- vue sur le jardin privé depuis la terrasse couverte du pavillon*73
- Busy, Léon, 1921, « *Angkor, Cambodge, Indochine Quatre danseuses posant devant un groupe d'apsaras* ».....77
- Dumas, Roger, 1924, « *Oxford , Angleterre Partie ouest du Balliol College* ».....85
- Léon, Auguste, Mai 1923, « *Paris (1er arr .), France Le jardin des Tuileries* ».....91
- Léon, Busy, 1918, « *Constantinople (actuelle Istanbul) , Turquie La Corne d' Or , depuis le cimetière d' Eyüp (au Nord , sur la rive droite)* ».....95
- Gadmer, Frédéric, 25 Avril 1931, « *Aïn-Draham , Tunisie La forêt de chênes* »..... 101
- Dutertre, Albert, 30 décembre 1908, « *Entre Tokyo et Nikko Une maison dans la campagne vue train* »..... 105

IMAGIER POÉTIQUE

Ce recueil rassemble des écrits produits par des étudiants en deuxième année de Lettres Modernes à l'USMB lors de deux journées d'atelier d'écriture avec Hélène Gaudy. Sous la supervision bienveillante de l'autrice, ils sont partis de photographies choisies dans les archives d'Albert-Kahn et ont commencé par les décrire avant de chercher à leur donner vie.

Cette anthologie vous propose un véritable parcours entre textes et images ou plutôt dans ce qu'ils construisent ensemble. Suivez la trace choisie par Aurélie Delapierre, Sidonie Gaydon et Maëva Grison ou ouvrez votre propre voie, cet ouvrage n'est qu'une invitation à ressentir et/ou à penser la relation entre les arts.